

# I

*You're beautiful.  
You're beautiful.  
You're beautiful, it's true.  
I saw your face in a crowded place,  
And I don't know what to do,  
Cause I'll never be with you.*

**L**a voix de James Blunt résonnait sans discontinuer dans la dernière voiture de la ligne 9.

Rose ne se rendait même pas compte que le volume de son iPod était juste un peu trop fort. Mais peu importe. Pour elle, ce n'était pas une simple chanson. C'était une prémonition. Celle qu'elle souhaitait voir se réaliser chaque matin dans la rame qui l'emmenait au travail.

Quand, par hasard, elle y apercevait un homme grand aux yeux clairs, elle aimait s'imaginer que les mots de James Blunt étaient ceux qu'il avait dans la tête. Il la regarderait de loin, timidement. Elle lui rendrait son regard, furtivement. Puis elle détour-

nerait les yeux pendant quelques secondes, le temps pour elle d'espionner le reflet du jeune homme dans la vitre. S'il maintenait ses yeux sur elle, elle le regarderait à nouveau. Elle sortirait un livre de son sac, un roman d'amour, dont le titre serait un message pour le jeune homme. Enfin, non, pas vraiment un message, mais plutôt une invitation à venir lui parler. Il viendrait l'aborder et s'ensuivrait une histoire d'amour digne des plus belles histoires d'amour que l'amour ait jamais inventées. Ils se marieraient rapidement et s'envoleraient aussitôt refaire leur vie à l'autre bout du monde. Loin, très loin d'ici. Loin de tout ça.

Ça se passait comme ça dans la tête de Rose. Elle avait une idée très précise de la façon dont devaient se dérouler sa vie et, par extension, sa vie amoureuse. La rencontre idéale (le métro), la demande en mariage idéale (ils partiraient en vacances à l'autre bout du monde et dans un restaurant, loin de toute civilisation, il se mettrait à genoux et lui passerait autour du doigt une bague qu'il aurait tressée avec des herbes), le mariage idéal (un truc très simple en petit comité dans un domaine en Normandie) et le prénom d'enfant idéal (Augustine pour une fille, Alexandre pour un garçon).

Si elle était si précise dans ses critères, c'est qu'elle avait eu tout le temps d'y penser. Célibataire depuis cinq ans, elle oscillait entre « Ras-le-bol, le prochain

qui est potable, je l'épouse » et « Ça fait cinq ans que j'attends, j'estime avoir le droit d'être exigeante ».

À trente ans, ses espoirs commençaient néanmoins à voir apparaître leurs premières rides.

Avec ses cheveux bruns, ses taches de rousseur et sa petite cicatrice au menton, elle était pourtant dans la catégorie de ces jolies filles qui ne le savaient pas vraiment. Ou qui ne se l'avoueraient jamais. Et bien évidemment, elle avait droit à son défilé de séducteurs du dimanche, tous les jours de la semaine.

« Tu t'appelles Rose ? C'est marrant, c'est ma couleur préférée. »

« Rose, je t'en prie, laisse-moi enlever les épines que tu as sur le cœur. »

« Quelle descente ! Et moi qui pensais que les roses ne buvaient que de l'eau ! »

Elle était toujours épatée par la capacité des hommes à penser qu'ils étaient les premiers à faire un jeu de mots sur son prénom.

En attendant, elle était toujours sur la ligne 9, et James Blunt n'arrivait pas à couvrir l'odeur de l'haleine de sa voisine de droite.

Si elle n'avait pas habité si loin du travail, elle se serait acheté un vélo. Mais elle n'avait pas le choix. Elle devait subir cette rame et ses voyageurs insupportables : ceux qui déployaient leur journal de deux mètres sur deux sans regarder à côté d'eux, ceux qui ronflaient contre la vitre, ceux qui parlaient fort au téléphone pour dire à leur patron que le métro avait du

retard, ou encore ceux qui manquaient de renverser leur *cup* de café sur leurs voisins de banquette.

Ce qu'elle aimerait changer de décor ! Quitter ce métro. Quitter cette vie qu'elle connaissait déjà par cœur.

Mais ça, ça n'arriverait jamais. Elle était incapable de quitter quoi que ce soit.

Parce qu'elle avait une maladie. Une maladie unique au monde.

## 2

Les premiers symptômes apparurent lors de sa cinquième année. Rose s'en souvenait très bien. C'est à peu près à ce moment-là que son père les avait abandonnées.

Tout avait commencé avec la poupée qu'elle avait reçue pour son anniversaire. Rose l'emportait partout. À l'école, à table, en vacances, au lit, et même aux toilettes. Au début, tout le monde pensait que c'était normal pour une petite fille de passer autant de temps avec un jouet, que c'était peut-être une façon pour elle de dessiner les premiers contours d'une relation amicale avec un individu (même en chiffon). Il n'en était rien. Elle ne semblait même pas réellement apprécier sa poupée, elle n'en prenait pas soin. Elle était juste incapable de la quitter. Mais, le plus étonnant, c'est qu'elle ne fut même pas affectée quand la vie décida de les séparer. Elle se contenta de regarder le chien du voisin déchiqueter son amie en tissu sans la moindre émotion sur le visage, presque soulagée.

Rapidement, le problème prit de l'ampleur. Elle ne pouvait plus rien quitter du tout.

D'abord, ce furent les pièces dans lesquelles elle entraît. Puis les vêtements qu'elle enfilait le matin, la voiture de sa mère quand elle l'emmenait à l'école, la maison des copines lors des fêtes d'anniversaire. La liste n'avait fait que s'allonger avec les années.

La maladie de Rose, ou plus précisément sa phobie, fut poétiquement baptisée le syndrome de la Rose. Étant la seule personne au monde à être officiellement touchée, son prénom fut choisi en guise d'hommage.

Elle souffrait du même problème que les fleurs qui poussent dans la nature. Ces fleurs à jamais prisonnières de la terre dans laquelle elles ont été plantées.

L'unique solution pour les libérer, c'est qu'une force extérieure vienne les arracher du sol. Car les plantes ne peuvent se cueillir elles-mêmes. Elles ne peuvent quitter l'endroit où elles ont poussé.

Cette métaphore s'appliquait également à Rose.

Elle ne pouvait pas quitter quelque chose, ou quelqu'un, à moins que ce quelque chose, ou quelqu'un, ne lui en donne la permission. La décision ne pouvait et ne pourrait jamais venir d'elle. Seuls les autres pouvaient la libérer.

Sa mère était dévastée après cet implacable diagnostic.

Là où la vie t'emmène...

Comment sa fille unique pourrait-elle devenir une femme indépendante si elle avait autant besoin des autres ? Comment pourrait-elle un jour vivre seule ?

Et pourtant, Rose vécut une vie presque normale. Jusqu'à ses trente ans.

Rose travaillait dans une grande boîte qui fournissait de l'électricité aux Français. Elle était chargée des ressources humaines.

Son job à elle, c'était de recruter les informaticiens du groupe. Elle émettait les offres d'emploi, recevait les candidats, les évaluait et, parfois, elle les recommandait pour une embauche. Mais ce n'était pas vraiment pour ça qu'elle avait opté pour cette branche. Cela peut sembler extrêmement pervers pour un individu normal, mais elle avait choisi ce métier pour une seule et unique raison : les licenciements. C'était finalement assez logique quand on connaissait sa maladie. Rose ne pouvait rien quitter, elle était prisonnière de tout ce qui entraînait de près ou de loin dans sa vie.

Alors, imaginez sa réaction le jour où elle avait découvert qu'il existait un travail qui lui permettait de rendre aux gens leur liberté. Elle trouvait ça incroyable de pouvoir faire pour les autres ce qu'on avait toujours fait pour elle.

C'était un métier à mille lieues de ses rêves de petite fille. Par ordre chronologique, elle avait voulu être princesse de l'univers, dresseuse de koalas, testeuse de matelas, puis, à l'âge adulte, elle ambitionna de devenir une grande comédienne (de théâtre). Pour autant, son travail actuel lui allait très bien. Elle avait certes des horaires à rallonge, mais son salaire lui garantissait d'avoir le sourire au moins une fois par mois – le jour de la paye.

L'ambiance n'était pas si austère qu'on pourrait l'imaginer. Ce n'était pas le carnaval tous les jours, mais certains de ses collègues contribuaient à rendre les journées plus agréables.

Notamment Arnaud.

Rose considérait Arnaud comme le petit rigolo de l'équipe. Elle ne l'appelait pas « petit rigolo » par moquerie, mais parce qu'il était réellement petit, comme Rose. Et qu'il était rigolo.

En plus, il était roux, ce qui était déjà un signe d'autodérision.

Arnaud était la seule personne de l'entreprise à être au courant de sa maladie. Tous les soirs, il venait dans son bureau pour fermer les fenêtres de son ordinateur (pour elle, appuyer sur la petite croix rouge en haut des pages Internet revenait à s'en séparer). Puis, il l'invitait à quitter l'immeuble. Les jours où Arnaud n'était pas là, elle devait user de stratagèmes pour partir du travail. Par exemple, elle appelait une collègue vers 18 h 30 pour lui poser une question sur

un dossier. À la fin de la conversation, elle lui demandait si elle partait bientôt. Dans le cas où elle répondait oui, Rose lui demandait ensuite si elle pouvait sortir du grand bâtiment avec elle. La personne, qui n'avait aucune raison de dire non, répondait encore une fois oui, et Rose était libre de s'en aller. C'était sa routine.

Il était de notoriété publique que l'intérêt d'Arnaud pour Rose dépassait le cadre professionnel. Il l'avait déjà invitée plusieurs fois à aller boire un verre *sans les collègues*, mais elle avait toujours refusé – principalement pour aller boire un verre *avec les collègues*.

Ils avaient pris l'habitude de s'envoyer des mails personnels pendant la journée pour se raconter des blagues ou pour se moquer de leur boss. Ils faisaient ça discrètement, car les envois de messages non professionnels n'étaient pas autorisés pendant les heures de travail. En tant que responsables des ressources humaines, c'était une règle qu'ils étaient censés savoir. Mais l'interdit rendait la chose plus excitante.

Mail d'Arnaud :

*Toc, toc.*

Mail de Rose :

*Qui c'est ?*

Mail d'Arnaud :

*C'est, c'est, c'est, Célimène !*

Ils avaient le même humour de bas étage (on pourrait même parler d'humour de sous-sol dans le cas

présent) et elle l'adorait pour ça. Parfois, elle regrettait qu'il ne soit pas beau. Du moins, qu'il ne soit pas à son goût. Il n'avait pas le profil de celui qui rendrait ses copines jalouses, et Rose rêvait d'un homme physiquement à la hauteur de ses cinq années de célibat.

Malheureusement, la hauteur n'était pas la principale qualité d'Arnaud.

Nous étions jeudi soir et, le jeudi soir, Rose essayait d'oublier le travail en *after-work*. Un endroit où, paradoxalement, elle ne croisait que des gens qui parlaient de leur boulot. Elle y rejoignait Clara et Julie, ses deux amies d'enfance, les seules avec qui elle pouvait aussi parler d'autre chose.

Elles peinaient à se voir ces derniers temps. Clara avait une fille d'un an, et Julie était en pleins préparatifs d'un mariage qui allait avoir lieu dans huit mois.

Clara était arrivée en retard.

— Désolée, la nounou était à la bourre.

Assises à leur table habituelle, elles causaient beaucoup sans vraiment s'écouter. Clara tournait en boucle sur les nouvelles prouesses de sa fille, et Julie leur faisait la vente du domaine *trop mignon* qu'elle comptait louer pour la cérémonie. Rose, quant à elle, racontait un interminable rendez-vous amoureux qu'elle avait eu la semaine précédente.

Le bar se remplissait aussi vite que leurs coupes de mousseux se vidaient.

— C'est dingue, y a de plus en plus de monde ici, dit Julie.

— Ouais, tu te rappelles comme on était bien ici quand l'endroit n'était pas trop connu ? répondit Clara.

— On peut dire que c'est un peu nous qui l'avons découvert, ce bar, ajouta Rose.

Malgré la foule de plus en plus dense, les filles décidèrent de faire un tour sur la piste afin d'évacuer les bulles qu'elles venaient d'ingurgiter.

Avec sa façon très personnelle de faire danser ses cheveux, Rose ne tarda pas à se faire remarquer. Un premier courageux tenta une approche kamikaze :

— Tu viens souvent ici ?

Elle n'avait même pas envie de répondre à cette question qu'elle avait entendue cent fois. Elle continuait de danser comme elle l'aurait fait devant son miroir. Elle dansait pour elle.

— J'adore cette musique ! Et toi ?

Deuxième question, deuxième échec. Non, Rose n'aimait pas la house ; ce qu'elle aimait, c'était James Blunt. Elle aimait éperdument James Blunt. Et depuis peu, elle commençait même à l'assumer. Elle avait tous ses albums et l'avait vu cinq fois sur scène. Elle adorait ses mélodies et la façon dont sa voix se cassait quand il tirait dessus un peu trop fort. Elle aimait l'artiste, mais l'homme aussi, avec son passé d'ancien soldat revenu de la guerre par amour. Et son physique était, au grain de beauté près, celui

de son homme idéal. Mais jamais elle ne dirait tout ça à son dragueur de dancefloor. Elle avait trop peur qu'il prenne cette information comme une réponse décalée, donc une tentative de faire une blague, donc une intention de le séduire. De toute façon, elle n'avait pas envie de gaspiller de l'humour avec ce genre de mec.

Ce genre de mec, Rose appelait ça un Brian. Pour elle, un Brian était un homme qui semblait avoir passé trop de temps dans la salle de bains avant de sortir de chez lui. Coupe de cheveux impeccable, épilation des sourcils impeccable, barbe de trois jours impeccable et tenue vestimentaire impeccable. Tout était sous contrôle. C'était le genre de mec qui avait oublié que les femmes craquaient aussi pour les hommes avec des défauts. Craquer pour un Brian, ce n'était pas craquer pour un homme, c'était craquer pour un robot. Un robot programmé pour une seule chose : vous mettre dans son lit.

Alors, elle décida de l'ignorer jusqu'à ce qu'il se fatigue.

Et elle eut de la chance, car ce soir, la batterie du Brian se vida rapidement.

À minuit, les trois copines décidèrent de rentrer.

Clara prit un taxi, Julie prit son scooter et Rose prit la pluie. Elle avait toujours considéré comme un avantage le fait d'habiter juste à côté de leur bar préféré. Pas ce soir.

Ce soir, elle avait un arrière-goût bizarre dans le cœur. Et le moussoux n'y était absolument pour rien. Ce soir, elle avait le sentiment que la seule différence entre cette soirée et les vingt précédentes, c'était cette pluie battante. Rien de plus. C'étaient encore les mêmes discussions, la même musique, les mêmes tentatives de drague, la même rue qu'elle empruntait pour rentrer chez elle. C'était comme si sa vie faisait du surplace.

Pire que ça, sa vie faisait le moonwalk.

En arrivant au travail le vendredi matin, Rose trouva un post-it collé sur l'écran de son ordinateur.

*Passes me voir quand t'arrives. Gérard.*

Gérard, c'était son supérieur, son N+1 comme on dit dans le jargon. Et on ne pouvait pas vraiment dire qu'elle en était très fan. Elle aurait certainement eu beaucoup plus de sympathie pour lui si elle avait aimé les blagues graveleuses, sexistes et homophobes.

Elle n'était pas surprise de voir ce petit bout de carré jaune. Ils devaient se revoir pour parler évolution de carrière et augmentation. Cela faisait déjà quatre ans qu'elle travaillait dans son service. Elle avait eu la chance d'être embauchée à un très bon salaire (ce qui est rare pour un premier emploi dans les RH) et, chaque année, elle était augmentée. Du moins, c'était une façon de voir les choses, car, en quatre ans, son salaire avait pris 1,4 %. C'était la même chose pour ses collègues. Si bien que, tous les ans, les mêmes augmentations s'accompagnaient des mêmes blagues.

Mais sa préférée, c'était : « Bah, alors, tu comptes acheter combien de Malabar avec tout ça ? »

C'était une blague du petit Arnaud.

Alors qu'elle marchait vers le bureau de son boss, elle tentait de contrôler sa respiration. Elle tapa à la porte et entra d'un pas déterminé. Gérard était assis à son bureau, et les deux auréoles qu'il avait sous les bras ne lui donnaient vraiment pas l'air d'un ange.

— Quelle jolie robe ! Tu l'as mise pour moi ?

À peine deux secondes qu'elle était dans son bureau et il était déjà lourd. Pour elle, Gérard était quasiment unique en son genre. C'était l'un des rares hommes à avoir la personnalité de son prénom. Dégarni, gras, gouailleur, suintant. C'était le Gérard dans toute sa splendeur.

— Ma petite Rose, faut qu'on parle, tous les deux. Assieds-toi sur la chaise... Évidemment... pas sur mes genoux, hein ?

— C'est au sujet de mon augmentation ? dit-elle, à peine assise.

— Oui.

— Et c'est bon ?

— Non.

— Non ?

— Non... écoute... tu sais... avec la crise, moi, j'ai une enveloppe hyper serrée pour les augment' et tu n'es pas sur la liste de ceux que j'ai envie de récompenser cette année.

— Je ne comprends pas. J'ai fait mon travail dans

les temps, j'ai été ponctuelle, je m'entends toujours très bien avec tout le monde, je...

— Bien travailler n'est pas toujours l'unique façon d'être augmenté. Parfois, il faut savoir s'investir plus en profondeur encore... et avoir... tu sais... le petit « truc » en plus.

— Le petit « truc » en plus ? dit-elle en faisant celle qui n'avait pas compris l'allusion.

— Le « truc » en plus.

— Le « truc » en plus ? dit-elle avec des éclairs dans les yeux.

— Le « truc » en plus, oui. Bref, c'est non et ne viens plus m'embêter avec ça, j'ai pas le temps.

— C'est tout ?

— Oui.

Rose mourait d'envie de quitter le bureau de Gérard, mais elle savait qu'elle était obligée d'attendre qu'il lui dise de quitter la pièce. Les secondes passant comme des heures, elle prit les devants :

— Puis-je sortir, maintenant ?

— Bah, évidemment, quelle question !

En sortant du bureau de Gérard, Rose avait le moral dans les chaussettes. Mais comme elle ne portait pas de chaussettes, son moral se répandit sur la moquette qui la menait à son bureau. Une fois à l'intérieur, elle se laissa tomber sur sa chaise, se prit la tête entre les mains et, malgré tous ses efforts pour ne pas le faire, elle pleura.

— Il faut que je me barre d'ici. Il faut que je me barre d'ici.

— Que tu te barres où ? dit Arnaud en entrant dans le bureau.

— D'ici ! De cette boîte, de cette ville, de ce pays ! Que je me casse, quoi !

— Ouh là, ça va pas trop, toi. C'est quoi le souci ?

— Va demander à ce... de Gérard !

— Allez, on se détend, là. Viens, on va se boire un coup après le taf et tu me racontes. Et si t'es sage, je te laisserai même me jeter ton verre dans la figure en t'imaginant que je suis Gérard.

— Ouais, d'accord, dit-elle mi-rire, mi-sanglot. Passe me chercher quand tu pars.

— Ah bon ? Euh... oui, OK... on fait comme ça. Et pleure pas trop, t'auras les yeux bouffis et j'ai pas envie qu'on me voie en public avec Elephant Man.

Elle rit encore une fois. Sacré Arnaud. Ses vannes eurent au moins le mérite de refermer celles de Rose.

Il quitta le bureau avec le regard de celui qui venait de remporter une partie de poker avec un sept et un deux. Il avait enfin son rendez-vous.

Enfin, pas vraiment un rendez-vous, juste un verre, se dit-il pour se rassurer.